

NELIDA

LE CHEVALIER LOUIS

Vers la fin de mai de l'année 1812, le capitaine Robert pénétrait dans le fleuve Saint-Laurent sur un léger brick, qui virait avec la plus gracieuse coquetterie dans ce large et profond bassin, soumis au flux et au reflux à plus de 130 lieues de profondeur dans les terres. Ce capitaine était un vieux marin d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Ayant parcouru la plupart des mers du globe dans ses voyages, son intelligence s'était ornée de connaissances variées et d'une grande expérience des choses humaines. Ses talents maritimes lui avaient depuis longtemps acquis l'estime de ses chefs. Ils aimaient à le consulter, car ses conseils étaient ordinairement marqués au coin d'une prudence consommée. En ce moment, il revenait de France, la patrie de ses ancêtres, et rapportait un surcroît d'amour pour cette belle contrée que, dans sa pensée, nul autre pays du monde n'égalait en urbanité, en gloire et en générosité.

Il possédait à son bord un jeune Français qu'il avait pris en singulière estime, durant la traversée. C'était un petit-neveu de Monseigneur Du Plessis, alors évêque de Québec. Nature aventureuse et chevaleresque, mais antipathique à toute espèce de contrainte, il se rendait au Canada dans l'espoir d'y acquérir un peu de gloire et un peu de fortune.

Lors de la grande émigration qui eut lieu parmi les Français du Canada, après la cession de celui-ci à l'Angleterre, son père avait abandonné des biens immenses pour regagner sa patrie. La révolution ayant achevé de le ruiner, il était mort de chagrin, laissant sa veuve avec un enfant encore en bas-âge. C'était cet enfant, qui, devenu homme, venait aujourd'hui tenter de récupérer une partie de cette fortune que son père avait perdue. Tel était du moins son but avoué ; mais il en avait un plus élevé, qu'il avait la ferme volonté de réaliser, dût-il lui en coûter la vie. A l'époque de cette même émigration, un parti d'Indiens s'étant jeté sur les environs de Québec, avait enlevé une jeune sœur et un frère de l'émigrant, sans que celui-ci pût découvrir ce qu'ils étaient devenus.

Depuis lors, Monseigneur Du Plessis avait fait faire les recherches les plus minutieuses, sans être plus heureux.

Le chevalier s'était donc décidé à quitter son pays, dans l'espoir d'arriver à de meilleurs résultats. Si le ciel daignait le seconder, sa mère devait venir le rejoindre au Canada pour y vivre sur les anciens domaines qu'elle avait autrefois possédés et que son fils se proposait d'exploiter lui-même.

Depuis que ce jeune homme était à bord, les passagers et les matelots ne le désignaient que sous le nom de chevalier Louis. La plupart éprouvaient pour sa personne la sympathie la plus cordiale, car tout en lui respirait la franchise, la bonté, la loyauté et la bravoure. Ses traits étaient réguliers, sa taille souple et flexible, et ses muscles d'acier. Debout sur le pont, il contemplait ce fleuve dont il admirait la grandeur imposante et la sévère majesté.

Des barques de tout genre parsemaient le havre et la baie : les unes allaient à la voile, mais le grand nombre à la rame. Impossible de décrire la confusion bizarre que présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très-raides, car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût y séjourner pendant les rudes hivers de cette contrée. La plupart cependant sont percés de jours, ou se terminent par des galeries, des plates-formes, des coupoles qui projettent de singuliers ornements. Rien de plus pittoresque que l'effet qui résulte de l'ensemble de toutes ces constructions. Disons cependant que quand on pénètre dans la partie basse de la cité, l'enchantement disparaît. La ville haute renferme tous les établissements publics ; la cathédrale, élevée par les Français ; les bâtiments somptueux qui entourent la belle place de la parade ; l'hôtel du gouvernement qui est perché au bord d'un roc per-

pendiculaire, haut de plusieurs centaines de pieds. De ce point, on domine complètement la ville basse qui offre l'aspect le plus curieux qui se puisse imaginer.

C'est dans la rue Saint-Jean, la plus belle de toutes, que les élégants aiment à déployer leur adresse à diriger leurs voitures, parées de tous les ornements de luxe le plus raffiné.

Robert voulut conduire lui-même le chevalier français au palais épiscopal où résidait son oncle. En passant devant l'Hôtel-Dieu, il lui dit : " Voilà la première cause des inimitiés qui éclatèrent entre Sir John Craig et Monseigneur du Plessis. A peine arrivé à Québec, le gouverneur, voulant établir de nouvelles casernes, avait jeté les yeux sur cet édifice dont la situation avantageuse, l'étendue des dépendances territoriales, les vastes salles, les magnifiques dortoirs avaient excité son admiration et son envie aussi bien que celle de ses officiers. Il proposa à l'évêque de faire transporter les malades de l'Hôtel-Dieu et de réunir les religieuses des deux communautés en une seule. Mais Monseigneur du Plessis répondit que ces bâtiments ne lui appartenaient pas, qu'il n'avait nul droit d'aliéner les biens de l'église, et, pour se soustraire aux importunités menaçantes du gouverneur, il n'eut d'autre ressource que d'abandonner sa métropole et de se livrer à la visite des missions du fleuve Saint-Laurent, jusqu'au moment où le despotisme de John Craig fit éclater un commencement de rébellion qui ne put être calme que par l'intervention de l'évêque lui-même."

Ce dernier était un beau vieillard, plein d'urbanité, de déférence, mais ne sachant pas assez se soustraire aux vues intéressées de l'influence anglaise. Il sentait, du reste, l'inopportunité d'une résistance prématurée qui n'aurait pu que compromettre l'avenir de la nationalité de l'émancipation canadienne. Il reçut le chevalier avec la plus tendre cordialité, le combla des témoignages de la plus vive affection et de toutes les marques de la bienveillance la plus sympathique. Ce fut avec plaisir qu'il s'informa de la France, de Napoléon-le-Grand alors arrivé au faite d'une puissance qui allait s'érouler sous lui comme un monument de sable. Mais sa famille, ses amis, les anciennes connaissances du pays natal, furent surtout l'objet de ses questions empressées et de sa sollicitude. Il s'informa ensuite des desseins, des projets qui amenaient le chevalier en Amérique, et ne put s'empêcher de l'admirer quand il eut appris de la bouche même de son neveu qu'il n'avait quitté la France que pour fuir de plus loin un odieux despotisme et que, si la guerre éclatait entre le Canada et les Etats-Unis, il était résolu d'embrasser le parti des faibles contre les injustes oppresseurs.

Le jour même, Monseigneur du Plessis présenta son neveu au nouveau gouverneur, qui l'accueillit avec toute la déférence due à l'auguste prélat qui le présentait. Celui-ci lui fit voir alors le mandement célèbre qu'il venait de composer dans le but d'encourager la milice des campagnes au devoir et à la fidélité. Il lui dit que déjà ses grands vicaires, Deschenaux à Québec et Roux à Montréal, avaient écrit à tous les cures du Canada des lettres dont ils devaient faire part à leurs paroissiens pour les engager à se lever tous comme un seul homme, afin de repousser l'ennemi.

— Monseigneur, s'écria le gouverneur, je voudrais pouvoir vous remercier dignement des importants services que vous rendez et généreux dévouement ne cesse de rendre au pays ! Espérons qu'aussi vaillamment secondés par le clergé et l'épiscopat, les Canadiens verront triompher la plus juste des causes et sauront intrépidement repousser cette odieuse agression.

" Croyez bien que, de mon côté, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour préserver le Canada des horreurs d'une invasion. Déjà deux bataillons arrivés d'Europe ont accru l'effectif des troupes régulières ; d'autres renforts ne tarderont pas à arriver. Sur ma demande, la législature coloniale vient de passer une loi tendant à mobiliser immédiatement la milice, et quatre bataillons se trouvent déjà sur pied. Toutes les forces dont on pourra disposer vont être mises en activité. Dans ce moment même, le général Brock occupe Toronto avec